

ÊTRE GÉOGRAPHE AUJOURD'HUI LA GÉOGRAPHIE... MA GÉOGRAPHIE

Paul CLAVAL

Abstract

The geography of the 50s was not interested in the spatial processes. I devoted all my career to it. Faced with a world that the globalization and the increased consumption of energy throw into confusion, the discipline has to get closer to the ecology and to analyse the economical and cultural dynamics.

Keywords

communication, ecology, globalization, economical process, political process, cultural approach

Mots-clés

communication, écologie, globalisation, processus économiques, processus politiques, approche culturelle

I. UN CHOIX PRÉCOCE

La géographie me passionne depuis l'âge de sept ou huit ans. Ce n'est cependant pas l'orientation que je choisis au début de mes études universitaires : le seul débouché qu'offre alors la géographie est l'enseignement secondaire, qui ne me tente pas. On commence à parler d'aménagement du territoire lorsque j'opte pour la discipline, deux ans plus tard : d'autres perspectives s'esquissent dès lors. Je conçois la géographie comme un domaine où développer des recherches davantage que comme une matière à enseigner.

Les années passées à l'Institut de Géographie de l'Université de Toulouse sont heureuses, mais certains des enseignements qui y sont dispensés laissent les auditeurs sur leur faim. La géomorphologie se taille la part du lion. La géographie humaine est mal structurée. Les étudiants aimeraient participer au rééquilibrage régional de la France, mais ils manquent de méthodes et d'outils pour œuvrer efficacement en ce domaine.

Je me considère comme un scientifique : mes préférences vont davantage aux mathématiques, à la physique ou aux sciences naturelles qu'à la philosophie ; les enseignements de littérature française que je reçois m'initient à l'histoire des idées, mais les états d'âme des héros de Racine me laissent froid. Les géographes consacrent beaucoup de temps et d'énergie à l'établissement de typologies. Cette démarche me paraît vaine : elle n'a pas de valeur explicative ; elle ne conduit pas à des résultats applicables. Pour rendre compte de réalités dynamiques, il faut se pencher sur les mécanismes et les processus dont elles résultent.

II. LA GÉOGRAPHIE COMME ANALYSE DE LA DIMENSION SPATIALE DES MÉCANISMES ET DES PROCESSUS

C'est donc dans cette perspective que, l'agrégation en poche, en 1955, j'aborde la recherche. Je m'oriente vers les aspects humains de la discipline, dont l'étude systématique manque alors de bases. La science économique vient d'être renouvelée par les enseignements de Keynes et les progrès de la macro-économie. Je m'y initie à travers les manuels de Raymond Barre. Je découvre l'économie spatiale en 1957, à la lecture d'*Économie et espace*, que vient de publier Claude Ponsard, et des travaux de science régionale que Walter Isard mène aux États-Unis. Les processus et mécanismes à l'œuvre dans la distribution des activités productives y sont analysés : c'est le type d'approche que je désire mobiliser en géographie. Je me tourne ainsi vers la géographie économique que j'essaie de reformuler en m'appuyant tour à tour sur la micro- et sur la macro-économie.

Ma curiosité rencontre celle des chercheurs américains regroupés à l'Université du Washington à Seattle autour d'Edward Ullman. Bryan J. L. Berry apparaît bientôt comme leur chef de file. Je suis sensible à la mutation méthodologique en cours, mais je ne l'interprète pas comme le font les chercheurs anglo-saxons. Ceux-ci sont fascinés par la mobilisation des nouveaux moyens statistiques qui permettent de vérifier ou d'infirmer les résultats obtenus par les économistes spatiaux. Ce qui m'intéresse est de pousser plus loin l'étude des mécanismes que ceux-ci ont commencé à explorer. Je prends conscience du rôle central des processus de communication, jusque-

là négligés, dans l'organisation de l'espace. Faute de tenir compte des économies d'échelle et des économies externes, l'économie spatiale classique n'éclaire pas les problèmes de la croissance dans les sociétés que le progrès technique transforme. Sous sa forme première, l'idée de pôle de croissance, que lance François Perroux, ne vaut guère mieux : c'est une image plus qu'une théorie. Par réaction, je fais une large place aux conditions du progrès pour éclairer les formes contemporaines de l'organisation de l'espace.

Une question se pose au début des années 1970 : pourquoi ne pas renouveler la géographie sociale et la géographie politique en les appréhendant à travers les processus et mécanismes qui y sont à l'œuvre ? Ceux-ci reposent sur la division des rôles ; les acteurs sont motivés par la poursuite d'un statut enviable, de la richesse ou du pouvoir. La division en classes est davantage un exercice de typologie qu'un outil d'explication. Les mécanismes sociaux à l'œuvre dans les systèmes de relations institutionnalisées éclairent la structuration de l'œcoumène – on peut parler, à cet égard, de l'architecture sociale des espaces humanisés.

À ne retenir comme objets d'étude que l'État, le territoire national, les frontières et les capitales, les spécialistes de la géographie politique s'enferment dans une approche morphologique. Pour s'en affranchir, pourquoi ne pas axer la géographie politique sur les mécanismes du pouvoir ? On peut s'inspirer, en ce domaine, des travaux déjà anciens de Max Weber et du *Surveiller et punir* que vient de publier Michel Foucault.

L'analyse des mécanismes et des processus se prête également à l'interprétation du fait urbain. Walter Christaller et August Lösch ouvrent la voie en ce domaine, mais la théorie des lieux centraux ne débouche pas sur une vision unitaire des villes, de l'organisation de leur espace et de la structure des réseaux urbains. La prise en compte des coûts de communication, et plus précisément d'une composante de ceux-ci, les coûts de commutation que l'on subit chaque fois que l'on change de partenaire dans la vie de relation, fournit un cadre plus satisfaisant. Elle explique les distributions urbaines du monde traditionnel, l'impact des moyens modernes de transport et de communication sur l'étalement urbain, l'apparition d'agglomérations polycentriques, la suburbanisation généralisée, la rurbanisation et la métropolisation qui découlent des révolutions contemporaines des transports rapides et des télécommunications.

Je reste fidèle à l'approche par les mécanismes et les processus lorsque je me tourne vers les réalités culturelles, aux alentours de 1980. La tendance est alors à renoncer à la vieille définition très englobante que Tylor avait proposée de la culture en 1871, et de ne retenir que son contenu symbolique. Le souci que j'ai des processus me conduit à refuser ce rétrécissement du champ culturel :

celui-ci s'éclaire, d'abord, par la dynamique de la communication, le transfert des informations, leur traitement ou leur mémorisation. Les civilisations de l'oralité pure, celles de l'écrit et celles que génèrent les médias modernes sont profondément différentes.

On découvre l'autre versant des mécanismes et des processus en jeu dans le domaine de la culture en se penchant sur l'intériorisation des pratiques, des savoirs et des valeurs, sur leur institutionnalisation, sur la construction du moi et du nous, et sur la formation des identités. Le domaine des croyances s'ouvre aussi à la recherche : la culture est faite d'éléments hérités du passé ; elle offre les outils nécessaires à la vie présente ; elle oriente l'action vers l'avenir en indiquant ce qui doit être. Religions et idéologies motivent les acteurs dans leur construction du futur.

Ma démarche est différente de celles qu'empruntent alors la plupart des collègues : elle ne part pas de l'expérience des lieux, de la sensibilité aux paysages ou des faits de territorialité ; elle les retrouve par la suite.

III. UN CONTEXTE CHANGEANT

À lire les lignes qui précèdent, on pourrait croire qu'après avoir précocement choisi une démarche qui me semblait féconde, j'ai fait l'impasse sur ce qui se passait autour de moi : les transformations du monde et de la société, les mutations des sciences sociales et le devenir de la géographie. La réalité est tout autre : je n'ai pas cessé de prendre en compte des contextes qui évoluaient rapidement. Pour les explorer, le choix méthodologique que j'avais opéré s'est révélé fécond – mais à la condition de l'adapter sans cesse : on n'étudie pas de la même façon les processus économiques ou urbains, les dynamiques sociales et politiques, et la construction des croyances et des idéologies.

Durant la première moitié du XX^e siècle, la géographie s'était figée dans les formes imaginées par quelques pionniers, Friedrich Ratzel, Paul Vidal de la Blache ou Carl Sauer. Mutations et révolutions scientifiques se multiplient à partir de 1950 : Nouvelle Géographie des années 1960, sens des lieux et approches radicales des années 1970, postmodernité ou postcolonialisme des années 1980 ou 1990, tournant culturel (symétrique des tournants linguistique et spatial que traversent alors les autres sciences sociales) dans les années 1990 et 2000. Ces transformations me fascinent. J'en deviens l'historien. Je souligne précocement l'originalité des nouvelles orientations. Je me tiens au courant de ce qui se fait à l'étranger et m'en fais l'écho dans l'univers francophone.

Le monde change aussi vite que notre discipline. La baisse des coûts de transport rend possible la mobilisation de formes d'énergie concentrées en n'importe quel point de la Terre, ce qui bouleverse la production agricole

et la distribution des activités industrielles. Les facilités nouvelles de déplacement et les télécommunications modernes accélèrent la circulation des informations et permettent d'y avoir accès instantanément en tout point.

La géographie contemporaine est donc marquée du double sceau de la *globalisation* – les transports moins onéreux et les communications instantanées avivent la concurrence entre les entreprises et remettent dramatiquement en cause une partie des localisations productives existantes – et de la *glocalisation*, qui donne à chaque localité la possibilité de suivre ce qui se fait à l'autre bout du monde et de participer à des débats dont elle était jusqu'alors exclue.

Les transformations du monde se sont faites, jusqu'il y a une trentaine d'années, dans un climat où la modernisation passait par la croissance débridée de toutes les activités productives. La conscience que l'on a des limites de la planète est maintenant aiguë : les attitudes dominantes favorisent le développement soutenable.

IV. LES GÉOGRAPHES FACE AU MONDE ACTUEL

Les avancées qu'a permises la prise en compte des processus économiques et de la logique de la communication éclairent la dynamique contemporaine des établissements humains : migration des zones productives, étalement urbain, suburbanisation et rurbanisation généralisées, rôle croissant des grandes métropoles, allongement des loisirs et extension des espaces de consommation (logements, lieux publics, terrains de sport, aires de fréquentation touristique).

La rapidité des évolutions contemporaines provoque des réactions multiples de la part des populations concernées : résurrection des nationalismes, flambée des communitarismes, montée des intégrismes, des sectes et des nouvelles idéologies. Sans les virages pris au cours de la nouvelle génération, les géographes seraient démunis face à de telles évolutions. L'étude des mécanismes culturels permet de les aborder efficacement.

Tout va-t-il pour le mieux dans la géographie d'aujourd'hui ? Non : une certaine dissociation entre les aspects humains et les aspects physiques de la discipline était indispensable dans les années 1950, lorsque la géomorphologie apparaissait comme hégémonique. Mais le divorce a été trop loin : rapprocher analyses écologiques et perspectives sociales, économiques et culturelles est indispensable, mais la tâche est difficile. Les résultats ne sont pas, jusqu'ici, à la hauteur des enjeux.

Il existe un autre danger : celui de réduire la discipline au domaine des représentations. Les prendre en compte a prodigieusement enrichi la géographie. Se consacrer uniquement à elles lui ferait perdre le sens du concret qui a toujours été un de ses points forts.

Coordonnées de l'auteur :

Paul CLAVAL
Professeur émérite
Université de Paris-Sorbonne
p.claval@wanadoo.fr

